

The book cover features a central profile of a woman's face, looking to the right. She is wearing a dark, textured headwrap. The background is a vibrant, intricate mandala pattern in shades of blue, yellow, and orange. The text is overlaid on the lower half of the image.

J'AI
LU

AU
TEMPS
DES
DAMNÉS
Ayòbámi ET
Adébáyò
DES BÉNIS

Au temps des damnés
et des bénis

DE LA MÊME AUTRICE

Reste avec moi, Charleston, 2019 ; J'ai lu, 2020.

AYÒBÁMI ADÉBÁYÒ

Au temps des damnés
et des bénis

ROMAN

Traduit de l'anglais
par Virginie Buhl



TITRE ORIGINAL
A Spell of Good Things

Publié avec l'accord de Canongate Books Ltd,
14 High Street, Edinburgh EH1 1TE

© Ayòbámi Adébáyò 2023

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Joláajésù.
Ma sœur chérie,
merci de m'avoir offert une amitié si précieuse.*

LIEN DE PARENTÉ

*Quand un éléphant marche sur un affleurement
rocheux,
On ne voit pas ses empreintes.
Quand un buffle marche sur un affleurement
rocheux,
On ne voit pas ses empreintes.*

T. M. ALUKO, *Kinsman and Foreman*

Caro était en colère. Sitôt que l'une de ses apprenties eut fini de lui lire l'avis de réunion, Caro envoya le papier dans une poubelle à l'autre bout de la pièce. L'épouse d'un politicien allait donner une conférence à l'association de couture, le président avait accepté de l'accueillir à leur prochaine réunion. Bien sûr, le président avait jugé important de préciser qu'elle était aussi la fille d'un tailleur. Un mensonge, Caro en était certaine ! Ces gens-là étaient prêts à tout, même à s'inventer des liens de parenté avec vous si cela pouvait les aider à accéder au pouvoir. Elle était furieuse de devoir perdre son temps à écouter cette femme faire campagne pour son mari. Ce n'était pas pour cela qu'elle payait ses cotisations.

Caro s'approcha de la poubelle placée dans un coin de son atelier de couture. Elle y repêcha l'avis, le déchira en petits morceaux puis sortit les jeter en l'air dans la cour de devant. Elle avait bien l'intention de dire ce qu'elle pensait de tout

cela à la prochaine réunion. Personne ne l'écouterait ni ne s'en soucierait. Elles savaient toutes que le président empochait l'argent des politiciens qui avaient leurs entrées dans leurs assemblées. À l'approche des élections, les membres elles-mêmes bénéficiaient des largesses de plusieurs candidats soudain très généreux. Les femmes et les filles de ces derniers poussaient la porte de l'association, chargées de saladiers pleins de riz, de bidons d'huile et de kilomètres d'étoffes imprimées, estampillés du logo d'un parti ou d'un autre et de l'effigie de son candidat. Ces messieurs – ceux qui se présentaient étaient essentiellement des hommes – ne venaient jamais en personne répondre aux questions des couturières sur le programme qu'ils mettraient en œuvre une fois au pouvoir.

Certaines des tailleuses accusaient Caro d'être arrogante parce qu'elle refusait systématiquement le riz et l'huile qu'on leur offrait, et ne consentait jamais à coudre des robes dans l'anakara qu'elle laissait se perdre. Pourtant, elle ne s'estimait supérieure à aucune d'entre elles, non ; la plupart, voire toutes, avaient besoin de ces denrées alimentaires pour nourrir leurs enfants. Par ailleurs, elles savaient qu'elles ne pourraient compter ni sur les candidats ni sur les élus pendant les quatre années d'intervalle entre les élections. Pourquoi ne se gaveraient-elles donc pas de riz et d'huile si c'étaient les seuls « dividendes » de la démocratie à leur portée ? Caro avait beau comprendre cette

logique, cela ne rendait pas leurs pratiques moins répugnantes pour autant. Combien de fois les délégués de ces politiciens n'avaient-ils pas promis que l'électricité serait rétablie si celui qu'ils représentaient était élu ? En attendant, toutes les couturières de l'association ne continuaient-elles pas à travailler dans des ateliers alimentés par des générateurs ? À peine deux semaines plus tôt, l'une d'elles était morte asphyxiée dans son sommeil après avoir respiré les gaz toxiques d'une de ces machines. N'était-ce pas la troisième en trois ans ? Quand elle avait appris la nouvelle, Caro avait été incapable de pleurer. Non, c'est la rage qui avait fait battre ses tempes pendant des jours alors que le souvenir du visage de la victime s'estompait déjà dans sa mémoire.

Les élections auraient lieu d'ici environ un an. Dans les prochains mois, les affiches de campagne feraient leur apparition ; chaque palissade, chaque mur visible sous un angle ou un autre serait souillé par le sourire et le visage de ces hommes qui transpiraient la malhonnêteté. La dernière fois, le mur de l'atelier de Caro avait été entièrement placardé pour promouvoir la candidature d'un sénateur quelconque, simplement parce que sa cour de devant donnait sur la rue. Il faudrait qu'elle demande à l'un de ses employés de peindre PAS D'AFFICHAGE dessus sans trop tarder. L'un ou l'autre de ses apprentis pourrait s'en charger. Eñiqlá, par exemple.

PREMIÈRE PARTIE

Le meilleur reste à venir

La rage étouffée s'abat comme le vent, brutale et invisible. Les gens n'ont pas peur du vent, jusqu'à ce qu'il mette un arbre à terre. Ils disent alors que trop, c'est trop.

Sefi ATTA, *Le meilleur reste à venir*,
trad. Charlotte Woillez, Actes Sud, 2009

1

Èniqlá décida de faire comme si c'était de l'eau. Un grêlon en train de fondre. Gouttelettes de brume ou perles de rosée. Peut-être même était-ce un bon présage : une goutte de pluie solitaire tombée du ciel, annonciatrice d'un déluge. Les premières averses de la saison lui permettraient enfin de manger un *àgbálùmò*. La marchande de fruits dont l'étal était installé près de son lycée en avait un plein panier, la veille, mais Èniqlá ne lui en avait pas acheté. Il avait réussi à se convaincre que c'était parce que sa mère répétait souvent que ces fruits donnaient des crampes d'estomac à qui les mangeait avant les premières pluies. Mais si c'était bien de l'eau, d'ici quelques jours il pourrait lécher le jus sucré et collant de la pomme étoile sur les doigts, mâcher sa chair fibreuse comme si c'était un chewing-gum, en ouvrir les pépins dont il offrirait la pulpe à sa sœur qui en colerait les moitiés sur les lobes de ses oreilles,

comme des clips. Il fit semblant de croire que c'était de l'eau, mais cela n'y ressemblait pas.

Même les yeux baissés, il sentait les regards de la douzaine d'hommes rassemblés autour de la table du vendeur de journaux braqués sur lui. Tous silencieux, pétrifiés – comme les enfants désobéissants qu'un méchant sorcier aurait changés en pierre dans un des contes que son père lui racontait autrefois.

Quand il était petit, Òniólá serrait les paupières chaque fois qu'il avait des ennuis, certain qu'il se rendait ainsi invisible pour tous ceux qu'il ne pouvait voir. Aujourd'hui, même s'il savait que fermer les yeux dans l'espoir de disparaître était aussi stupide que croire à la malédiction des statues de pierre, il ne put s'en empêcher. Sans se volatiliser pour autant, bien sûr. Il n'eut pas cette chance. Le vendeur – un homme qu'il appelait par son nom, Ègbón Abbey – se tenait toujours devant lui et la main qu'il avait posée sur son épaule juste avant de se racler la gorge pour lui cracher au visage était toujours là, elle aussi.

Òniólá toucha son nez et remonta lentement jusqu'à l'endroit où se trouvait le crachat. Abasourdis par cet incident inattendu qui avait perturbé leur routine, tous, même Ègbón Abbey, semblaient retenir leur souffle et attendre la suite. Personne ne songeait à narguer les fans de Chelsea à propos de la pâtée que Tottenham leur avait mise la veille au soir. Personne ne discutait de la lettre ouverte d'un journaliste

doublé d'un politicard qui accusait ses rivaux de prendre des bains de sang humain pour conjurer les mauvais esprits. Le silence s'était fait à l'instant où la salive du marchand de journaux avait atteint le visage d'Eniqlá. Les habitués qui se retrouvaient chaque matin pour se chamailler au sujet des gros titres de l'actualité n'avaient d'yeux que pour lui et guettaient sa réaction. Ils ne demandaient qu'à le voir frapper le vendeur, lui hurler des insultes, se mettre à pleurer ou mieux encore lui cracher à la figure à son tour. Quand la main d'Eniqlá se posa enfin sur son front, il s'aperçut qu'il n'avait pas été assez rapide. Le glaviot avait coulé sur l'aile de son nez, laissé une trace visqueuse et humide sur sa joue et il n'était plus question de l'en déloger d'une chiquenaude.

Il sentit quelque chose effleurer sa joue et sursauta, bousculant la table chargée de journaux. Autour de lui, deux ou trois hommes s'excusèrent en s'écartant tandis qu'Eniqlá se rattrapait au bord de la table pour ne pas tomber. L'un d'eux avait approché un mouchoir bleu de son visage.

— *Hìn şé, sir*, dit-il en le prenant, sincèrement reconnaissant même si le mouchoir était déjà maculé de traînées blanches qui s'en détachèrent au moment où il le posa sur sa joue.

Eniqlá scruta la petite assemblée d'hommes et reprit courage quand il s'aperçut qu'il ne s'y trouvait aucun élève de son lycée. Les habitués qui se pressaient autour des journaux étaient

tous des adultes. Déjà en tenue de travail, certains tiraient sur leur cravate trop serrée ou leur veste mal ajustée. Beaucoup portaient des pulls ou des vestes Bombers zippées jusqu'au menton. Parmi les plus jeunes, qu'il devait généralement appeler par leur prénom – précédé de « brother » s'il ne voulait pas se prendre un coup sur la tête –, la plupart étaient diplômés d'universités ou d'instituts de formation. Ceux-là traînaient autour du stand d'Ègbón Abbey toute la matinée, lisaient les journaux, se chicanaient, recopiaient des annonces d'emplois dans leurs carnets ou sur des morceaux de papier. De temps à autre, ils aidaient le marchand si celui-ci avait besoin de monnaie, mais aucun ne lui achetait jamais rien.

Quand Èniqlá voulut rendre le mouchoir à son propriétaire, ce dernier agita la main en signe de dénégation et se mit à feuilleter un exemplaire d'*Alàròyé*. Du moins aucune des personnes présentes ne raconterait à ses camarades que le vendeur l'avait toisé avec dédain pendant une minute entière avant de lui cracher au visage. Si vite qu'il n'avait pas pu esquiver à temps. Si brusquement que le silence avait remplacé les éclats de voix qu'on entendait habituellement d'un bout à l'autre de la rue. Du moins Paul et Hakeem, qui vivaient aussi dans cette rue, n'étaient pas là pour assister à cette humiliation. Après avoir vu une vidéo de Klint da Drunk dans *Night of a Thousand Laughs*, Paul avait décidé qu'il voulait provoquer le rire, lui

aussi. Depuis ce jour, dès qu'un professeur était absent, Paul se mettait à tituber dans la salle de classe, se cognait aux chaises, aux pupitres, et s'amusait à dénigrer ses camarades.

Eniqlá posa la main sur sa joue pour la débarrasser de toute trace résiduelle et laisser sa peau intacte. Quand il passerait devant la maison de Paul en rentrant chez lui, le moindre soupçon de salive suffirait à déclencher une heure de moqueries publiques cet après-midi. Par exemple, il raconterait qu'Eniqlá bavait dans son sommeil ou qu'il ne s'était pas lavé avant de mettre son uniforme et que sa famille ne pouvait même pas se payer du savon. Les rires fuseraient ; lui aussi, il ricanait quand Paul s'en prenait à d'autres élèves. La plupart de ses blagues n'étaient même pas drôles, mais il suivait le mouvement pour éviter d'être la malheureuse victime du jour. Eniqlá riait à chaque fois que Paul ouvrait la bouche. Quand ce dernier changeait de cible, il choisissait souvent une fille qui ne s'était pas esclaffée avec les autres. La plupart du temps. Il y avait eu ce terrible après-midi où Paul avait cessé de railler une camarade à cause de ses chaussures en lambeau pour faire remarquer à la classe que le front d'Eniqlá ressemblait à une grosse mangue bombée. Alors qu'il se moquait de la fille avec les autres, l'hilarité générale était repartie de plus belle – des rires qui le poursuivraient dans son sommeil pendant des mois. Pourtant, il n'avait même pas pu s'empêcher de continuer à ricaner, ni quand

il avait senti sa gorge se serrer et les larmes lui monter aux yeux, ni quand ses camarades s'étaient tus à l'arrivée de la professeure de chimie qui était revenue à l'improviste quelques minutes avant la fin de son cours précédent. Il avait ri jusqu'à ce qu'elle lui ordonne d'aller s'agenouiller dans un coin, face au mur.

Sans miroir, impossible de savoir... non. Non. Il n'allait pas demander à l'un des hommes qui l'entouraient de confirmer que son visage ne portait plus aucune marque de crachat. Pas question. Sans plus chercher à cacher sa joue, Eñiqlá scruta l'immeuble à trois étages. La famille de Paul vivait au deuxième où elle partageait un quatre pièces avec deux autres familles et une vieille femme à qui on ne connaissait aucun parent proche ou éloigné. Elle était justement dehors, devant la maison, et donnait du grain aux poules qui picorait dans le sable en caquetant à ses pieds. Pas de Paul en vue. Peut-être était-il déjà en route pour le lycée ? Il pouvait tout aussi bien se trouver dans l'escalier ou dans le couloir et sortir juste au moment où Eñiqlá s'approcherait de la porte.

Eñiqlá cacha son front et son nez sous l'arondi de sa paume en appuyant très fort sur l'os nasal, comme pour le faire disparaître dans son crâne. Et s'il se contentait de passer en courant ? Tout était la faute de son père. Tout. Les méchancetés que Paul pouvait dire de lui, les habitués du stand de journaux qui regardaient les poings serrés d'Eñiqlá comme

s'ils s'attendaient à ce qu'il frappe le vendeur, et même la rage de ce dernier. Surtout cela. C'était son père qui devait aujourd'hui mille nairas à Ègbón Abbey après avoir passé des mois à acheter à crédit *The Daily* tous les jeudis pour y lire toutes les offres d'emploi. C'était lui qui avait insisté le matin même pour que son fils Èniqlá aille quémander encore un numéro sans payer. L'infâme crachat gluant aurait dû coller à sa peau à lui.

Le vendeur de journaux était assez près du garçon pour qu'il sente son haleine. Mais l'odeur pouvait aussi bien venir de son propre visage. Même s'il avait enlevé presque toute la salive qu'il avait reçue, cette odeur ne le quittait pas. Ègbón Abbey toussa, Èniqlá se raidit et attendit la suite. Qu'est-ce que cet homme pouvait lui infliger de plus ? Un coup de poing dont il ne pourrait pas cacher la marque avant de rentrer chez lui, si bien qu'un bleu ou un nez cassé trahiraient la violence qu'il avait subie ?

— Tu voulais *The Daily*, àbí ? Óyá, prends-le, dit le marchand en faisant claquer un exemplaire du journal roulé sur le bras d'Èniqlá. Mais si je vous revois ici, toi ou ton père, *ehn* ? Dis-le à ton père. Explique-lui – et tu as intérêt à ce qu'il le comprenne – que si vous revenez, je t'en ferai voir de toutes les couleurs avec ce poing-là. Tout le monde pensera que tu es passé sous un camion. Je te préviens maintenant, comme ça tu éviteras qu'il t'arrive malheur.

Eniqlá aurait voulu lui ouvrir la bouche de force et lui faire avaler son journal. Il aurait voulu le jeter par terre dans le sable rouge, et le piétiner jusqu'à ce que toutes les pages soient déchiquetées ou au moins pouvoir tourner le dos à Ègbón Abbey. Voilà le genre de traitement que lui réservaient tous les adultes, même ses parents. Il ne recevrait pas d'excuses pour l'accès de rage dont il avait été victime ; jamais le marchand n'aurait admis que lui cracher dessus était mal, il aurait préféré boire l'eau du caniveau ! Le journal était censé tenir lieu d'excuses.

— Tu t'es changé en statue ? demanda Ègbón Abbey en lui taquinant la poitrine avec *The Daily*.

Un jour, bientôt, son père aurait à nouveau de l'argent et l'enverrait acheter de la presse. Ce jour-là, Eniqlá ferait le trajet jusqu'à Wesley Guild pour aller au stand qui se trouvait devant l'hôpital. Sur le chemin du retour, il passerait devant la table d'Ègbón Abbey en feuilletant ostensiblement le journal pour qu'il le voie, ce mauvais homme. Mais avant cela, il fallait que son père trouve l'offre d'emploi dont il avait besoin. Aussi Eniqlá prit-il le journal en marmonnant ce qui aurait pu passer pour un « merci », puis il se mit à courir. Pour fuir le marchand et sa mauvaise haleine, pour s'éloigner de la maison de Paul et de la vieille femme qui se débattait avec un poussin qu'elle cherchait à attacher avec un lambeau d'étoffe rouge.

De plus en plus vite, et il dévala la rue en pente jusqu'à sa maison.

*

Son père semblait tourner les pages du journal du bout des doigts. Ou du bout des ongles – Ęniqlá ne voyait pas bien de l'endroit où il se tenait, près de la porte. Quelles précautions il déployait alors qu'il s'était lavé les mains deux fois ! Il avait refusé de les sécher autrement qu'à l'air libre, déclinant un chemisier en dentelle que la mère d'Ęniqlá avait sorti de la boîte spéciale destinée à sa collection de soieries ajourées et d'*ařo-òkè*¹. Non, il avait arpenté la pièce dans tous les sens possibles – du mur jusqu'au lit, du lit jusqu'au matelas posé à même le sol, du matelas jusqu'au buffet où étaient rangées les casseroles, les assiettes et les tasses – les bras en l'air, jusqu'à ce qu'aucune trace d'humidité ne subsiste sur sa peau. Il avait même vérifié en se tapotant les paupières avant de demander à son fils de lui donner *The Daily*. Quand ils en avaient dix numéros, ils pouvaient les échanger contre de l'argent ou de la nourriture en faisant affaire avec les femmes qui vendaient des cacahuètes, des ignames frites ou du *boli* dans leur rue ou celle d'à côté. Ęniqlá préférait acheter à manger, surtout à la vendeuse de *boli* dont

1. Bande d'étoffe tissée que les femmes portent enroulée autour de la tête. (*N.d.T.*)

les bananes plantain étaient rôties juste à son goût, croustillantes à l'extérieur et fondantes à l'intérieur. Mais ses parents voulaient toujours en tirer de l'argent, et plus les journaux étaient propres, plus les vendeuses en donnaient cher.

Son père n'était pas assez vieux pour avoir les cheveux gris. C'est du moins ce que décréta la mère d'Eniqlá le jour où elle arracha les premiers de la tête de Báami, ajoutant que si elle les prenait tous à la racine, ils repousseraient encore plus noirs qu'avant. Pourtant, l'année dernière, la chevelure de Báami avait changé de couleur en un mois. Le gris s'était propagé très vite à partir de ses tempes pour gagner chaque centimètre carré de sa tête, au point qu'Eniqlá devait à présent regarder les photos d'autrefois pour se rappeler à quoi ressemblait son père, avant.

Sur l'une des photos dont le papier froissé s'écaillait, Báami se tient près d'une porte et fixe l'appareil d'un regard sévère, comme s'il mettait le photographe au défi de rater le cliché. Ses cheveux sont noirs partout, même sur les tempes. Une raie sur le côté laisse apercevoir un peu de son crâne luisant. Les mots « Principal adjoint » s'étirent en cursives dorées et tiennent tout juste sur la plaque noire fixée à la porte. En dessous, tapée sur une feuille de papier rectangulaire qu'on aurait dit fraîchement collée sur la porte dont elle serait bientôt arrachée, il y avait le nom de son père – Mr Bùsúyì Òní. L'image montre un Báami qui se tient bien droit, les

épaules très en arrière. Ẽniqlá se demanda si son sourire n'indiquait pas que ses omoplates devenaient douloureuses. Au fil des ans, Báami avait cessé de braquer son regard sur les gens et sur l'objectif des appareils photo. Seule la mère d'Ẽniqlá insistait encore pour que son mari la regarde dans les yeux lorsqu'il lui parlait. Quand c'était à Ẽniqlá ou à sa sœur qu'il parlait, il semblait s'adresser à leurs pieds et ses prunelles s'agitaient fébrilement comme s'il n'en finissait pas de compter leurs orteils.

Il replia *The Daily* et se racla la gorge.

— Et les légumes qui poussent à foison dans le jardin derrière la maison, si tu les vendais ? Je pourrais t'aider à les cueillir...

— Non, non, non, il n'y aura pas moyen de vendre ça, Bàbá Ẽniqlá, répondit sa femme, regarde ton journal, s'il te plaît. Tu as bien vérifié toutes les annonces du début à la fin ?

— Tu as trouvé quelque chose ? demanda Ẽniqlá.

Son père se mit à tourner les pages sans répondre à leurs questions. Ẽniqlá aurait bien voulu sortir de la pièce pour aller se laver le visage, mais il se sentait obligé de rester avec ses parents. De plus, comme tout le monde avait fait sa toilette pour la journée, sa mère avait rangé le savon dans une de ses innombrables cachettes. S'il le lui réclamait maintenant, elle voudrait savoir pourquoi. Elle ne lui laisserait aucun répit jusqu'à ce qu'il lui donne une explication. Elle le forcerait à lui révéler ce qui s'était

passé et elle parvenait toujours à ses fins. Èniolá savait que s'il lui racontait, elle se précipiterait chez le marchand pour lui cracher toute sa salive au visage. Il voulait éviter cela. Oh, il aurait adoré voir Ègbôn Abbey essayer d'esquiver la colère de sa mère, mais cela signifierait aussi que d'autres gens apprendraient qu'il avait été humilié ce matin-là. Il n'avait pas vraiment besoin de savon. Peut-être pourrait-il simplement se rincer le visage et frotter sa peau avec une éponge comme il le faisait quand il n'y en avait plus.

Il serait bien allé dans le jardin de derrière tout de suite, mais Bùsólá n'était pas avec eux. Occupée à balayer la cour, peut-être, à faire la vaisselle ou à récurer la casserole dans laquelle sa mère avait préparé l'*àmàlà* hier soir. Il valait mieux attendre qu'elle soit revenue, Èniolá ne voulait pas laisser son père seul avec son journal. Il restait avec lui chaque fois qu'il le pouvait, pour qu'il ne soit pas livré à lui-même. Bien sûr, sa mère était là, mais son comportement était étrange. Assise au pied du lit, elle ne cessait de plier et de déplier le chemisier qu'elle avait sorti pour son mari quelques instants plus tôt.

— Personne n'achète de feuilles de *gbúre*, dit-elle. Il y en a partout dans le jardin maintenant mais personne n'en veut. Même les chiens et les chèvres ont des feuilles de *gbúre* dans leur jardin.

Eniqlá s'adossa au mur ; peu importait que chaque centimètre du jardin, chaque surface de cette pièce soit couverte de *gbúre*, qu'il lui en pousse sur la tête à la place des cheveux et aussi sur le front de ses parents. Combien sa mère pourrait-elle en tirer, de toute façon ? Pas assez pour payer les frais de scolarité de Bùsólá ni les siens. Il le savait puisqu'il avait essayé d'en vendre à la criée pendant les vacances. Il avait eu beau arpenter les rues qui menaient à l'hôpital, sillonner le marché près du palais et longer plusieurs fois le palais lui-même avant de descendre jusqu'à l'Église Apostolique du Christ près de la brasserie, il était rentré à la maison avec plus de la moitié de la cargaison.

Son père se mit à tousser. Ce qui commença comme un simple raclement de gorge ne tarda pas à secouer ses épaules de façon convulsive tandis qu'il luttait pour reprendre son souffle. Sa mère jeta le chemisier sur le lit et s'empressa de remplir un gobelet à ras bord, laissant une traînée d'eau sur son sillage quand elle s'approcha de lui. Après le lui avoir donné, elle resta près de lui, une main sur son épaule. Il avala l'eau d'un long trait mais la toux persista jusqu'au moment où, agrippant ses genoux à deux mains, il se leva pour aller s'asseoir sur le lit.

— Toi, quand est-ce que tu te mets en route pour le lycée ? demanda la mère d'Eniqlá en frottant le dos de son mari dont les quintes s'espaciaient.

— Je... j'attends de voir si Báami trouve quelque chose dans le journal.

— Prends ton sac et vas-y tout de suite, *jàre*, lui ordonna-t-elle.

— Ne t'inquiète pas, dit son père en pointant son doigt vers lui, j'ai déjà trouvé une opportunité prometteuse, très prometteuse, *Ḥniqlá*. Je vais écrire ma lettre de candidature aujourd'hui.

— Je peux t'aider à la poster, dit *Ḥniqlá*.

— Ça ne sera pas nécessaire – ta mère s'en chargera quand elle ira au marché.

— Je croyais qu'elle n'allait pas...

— Comment se fait-il que je vois encore ton ombre dans cette maison ? l'interrompit sa mère. Quoi que ta sœur soit en train de faire, dis-lui d'arrêter et de se mettre en route. À quoi ça sert de chercher de l'argent pour payer vos frais de scolarité si vous êtes toujours en retard ?

— Oui, maman. *Ḥniqlá* prit son cartable. Il me faudrait du sel s'il te plaît.

— Pourquoi cet enfant me demande-t-il du sel alors qu'il devrait être en classe ? Tu veux passer ta matinée à préparer de la soupe, *Ḥniqlá* ?

— Je... je ne me suis pas encore brossé les dents.

Sa mère le regarda comme si elle venait de découvrir que sa tête s'était transformée en une énorme noix de coco. Il se tint immobile en prenant soin de bien regarder dans sa direction pour ne pas qu'elle devine qu'il mentait. Mais il évita tout aussi soigneusement de croiser son

regard, ce qui ne servirait qu'à donner l'impression qu'il lui manquait de respect, preuve qu'il était prêt à prendre son envol et à la défier si elle ne mettait pas le holà en lui donnant une bonne gifle. Elle finit par lui indiquer d'un signe de tête le placard qui contenait les casseroles, les assiettes et le petit sachet de sel. Seulement à ce moment-là, il s'aperçut qu'il avait retenu son souffle.

Il se versa une cuiller de sel bien pleine dans la main gauche et ferma le poing.

Bùsólá venait de finir de nettoyer une casserole quand son frère entra dans le jardin de derrière. Elle le laissa prendre la grande bassine d'eau qu'elle n'avait pas utilisée, ce qui lui évita d'aller en chercher au puits. L'harmattan qui soufflait dehors lui enfonçait comme un million d'épingles dans les bras, des épaules jusqu'au bout des doigts, recouvrait ses chevilles d'une fine couche de poussière et lui craquelait la lèvre supérieure. Il s'aspergea le visage d'eau et frotta la peau de son nez avec le sel jusqu'à ce qu'elle soit à vif, prête à peler. Il se rinça le visage encore et encore, vidant toute l'eau du baquet. Mais il sentait encore le poids du crachat. Il sentait les oignons rances, une odeur d'œufs pourris et aussi autre chose qu'il passerait la matinée à essayer de nommer.

2

Herniorrhaphie – le patient avait la bouche ouverte, ses ronflements faisaient frémir sa moustache. Il en était à dix-huit heures de période postopératoire. Pas de complications. Wúràḡlá rédigea ses recommandations. Selon toute probabilité, l'homme serait autorisé à rentrer chez lui le lendemain matin. Elle inclina le bloc-notes vers les lumières du couloir ; les ampoules suspendues au-dessus des lits des patients étaient systématiquement éteintes le soir, bien avant minuit.

Appendicite – cicatrice désinfectée et patient sous sédatif. Après avoir passé une heure à lui demander pourquoi il était toujours aux toilettes sans obtenir de réponse, sa fille affolée avait cassé le verrou et trouvé le septuagénaire quasiment inconscient sous la douche. Elle l'avait immédiatement conduit aux urgences malgré ses protestations qui avaient continué pendant qu'on poussait son brancard jusqu'à la salle d'opération : non, il ne trouvait pas la

douleur insupportable, tout ce qu'il lui fallait, c'était du repos et ses herbes médicinales. Ce matin, pendant la visite postopératoire, quand on lui avait demandé pourquoi il avait supporté la douleur causée par son appendice perforé pendant des jours sans rien dire à personne, il avait déclaré à son chirurgien en croisant les bras : *Bóo ni hin ɕe a mò wí akọ ni mètè? Akọ rà i ɕojo*. Et le professeur Babàjídé Coker, chirurgien généraliste et actuel président de l'IEMPU, l'Ìjẹ̀sà Elite Men's Progressive Union, avait hoché la tête comme s'il comprenait ce que disait le vieil homme.

Le professeur Coker et le père de Wúràọlá étaient très amis. Comme les réunions de l'IEMPU avaient souvent lieu chez ses parents, Wúràọlá était chargée d'apporter des plateaux d'escargots au piment et d'aller chercher des bouteilles de whiskey pour remplir les petits verres à shot depuis qu'elle était adolescente. Né à Lagos cinq ans jour pour jour avant l'indépendance du pays, le professeur Coker avait coutume de raconter aux nouveaux membres dès le début de la réunion que son parcours l'avait conduit de l'Église du Christ de Broad Street à King's College – du temps où l'on pouvait encore recevoir une éducation digne de ce nom au Nigéria. La plupart du temps, il arrivait à ajouter une anecdote sur la façon dont il avait rencontré sa femme – alors inscrite au Queen's College – pendant un débat interscolaire, avant de conclure qu'il avait ensuite eu la chance de

compléter sa formation dans la meilleure des universités. Où aurait-il pu bénéficier d'un tel niveau d'excellence pour étudier les fondamentaux de la médecine ? Où donc ? Si certains de ses confrères étaient présents, l'un ou l'autre pouvait lui opposer des contre-arguments, parler de la supériorité de Great Ifè ou de Medilag. Ils haussaient le ton et leurs voix se superposaient au point que Wúràṣlá ne parvenait plus à distinguer leurs paroles dans le brouhaha. Son père, diplômé en droit de l'université de Lagos, ne prenait jamais part à ces bruyantes discussions, pas même quand des étudiants de Medilag ou d'anciens élèves d'autres facultés de la capitale lui demandaient de défendre son ancien lieu d'études. Il se taisait jusqu'à ce qu'une des domestiques vienne lui chuchoter quelques mots à l'oreille. Ensuite il faisait tinter son verre avec sa fourchette jusqu'à ce que le calme revienne un peu et lui permette d'annoncer – surtout pour le bénéfice des nouveaux – que la soupe aux piments allait être servie ; il les invitait alors à indiquer à Wúràṣlá et aux bonnes s'ils la préféraient à la chèvre ou au poisson-chat. Une fois admise à l'école de médecine d'Ifè, Wúràṣlá s'était souvent retrouvée entraînée dans ce genre de controverse par des praticiens qui y avaient suivi leur formation comme elle. Même s'il se décidait généralement à dire quelques mots en faveur de l'université de Lagos juste avant que les bols de soupe fumants ferment le clapet des convives pour un moment,

son père ne semblait pas s'agacer d'entendre Wúràḷá développer une solide argumentation pour déconstruire l'éloge paternel et démolir son lieu d'études. Elle devinait qu'il était fier de compter sa fille parmi ceux qui pouvaient à présent se joindre à cet éternel débat. Il cachait son sourire en trempant les lèvres dans son verre.

Depuis que le professeur Coker avait pris la suite du père de Wúràḷá aux fonctions de président de l'IEMPU, sa famille n'organisait plus les réunions sous son toit que les jours où l'épouse du professeur souffrait d'une de ces réactions allergiques qui l'indisposaient pendant des jours.

Le professeur Babàjí et le professeur Cordelia Coker s'étaient installés dans cette ville plus de vingt ans auparavant, quand elle faisait encore partie du vieil État d'Oyo. À l'époque, les membres fondateurs de l'IEMPU faisaient pression pour qu'elle devienne la capitale du nouvel État qui naîtrait un jour des cendres de l'ancien. Selon certaines rumeurs, le professeur Coker avait l'intention de se faire élire gouverneur après ce que tous prenaient pour un simple intermède militaire ; aussi avait-il embauché quelqu'un pour lui enseigner l'Ìjèṣà dès le soir où l'État d'Ọṣun et sa capitale furent proclamés. Pourtant, après tout le temps qu'il avait passé dans la région et les nombreux cours qu'il aurait suivis, le médecin ne pouvait toujours ni comprendre ni parler un seul mot d'Ìjèṣà à part « *hìnlé àwé* », qu'il prononçait avec

la belle assurance d'un excellent élève avant de se mettre à bredouiller pour finir par se rabattre soit sur le yorùbá soit sur l'anglais dès que la conversation allait au-delà des civilités d'usage. Ce jour-là, à l'hôpital, tout cela ne l'empêcha pas de hocher la tête comme s'il comprenait ce que disait le septuagénaire qui répétait *Akọ i ọjo àwé, Akọ i ọjo*. Plus tard dans la journée, alors qu'il donnait des instructions à Wúràọlá concernant ses heures de garde, le professeur Coker lui demanda ce que le vieil homme avait dit.

Wúràọlá lui rendit les fiches médicales en soupirant. Si le patient se sortait de ces complications inutiles, il changerait peut-être de discours. Ce qu'il appelait lâcheté aurait pu lui épargner ces souffrances et lui éviter d'occuper le lit d'un malade qui n'avait pas pu être admis aux urgences ce soir-là. Au moment où elle passait au lit suivant, elle sentit son portable vibrer.

Rectopexie – le patient se retrouva bloqué alors qu'il essayait de se tourner sur le côté. Il grimaça à l'instant où son cathéter rappelait à son corps ce qui était encore possible et ce qui ne le serait plus pendant quelque temps.

Elle sortit le téléphone de sa blouse. C'était Kúnlé. Elle le referma d'un coup sec, puis le glissa dans la poche arrière de son jeans où il se remit à vibrer dès qu'elle prit le dossier du patient suivant.

Pancréatectomie – sous sédatifs depuis midi, le malade pouvait se réveiller d'un instant à

l'autre et ne fermerait pas l'œil de la nuit. Mais au moins – un des rares avantages de la morphine – il ne souffrirait pas. C'était la première fois que la jeune femme s'était préparée à participer à une telle opération depuis le début de son stage en chirurgie. La nuit d'avant elle s'était endormie juste avant l'aube, la tête posée sur les pages de son exemplaire de *Pancréatologie clinique pour gastroentérologues et chirurgiens*. En fin de compte, on ne l'avait même pas autorisée à toucher un seul des instruments chirurgicaux qui se trouvaient sur le plateau en métal. Il n'y avait plus d'électricité à l'hôpital depuis plus d'un mois, mais en soi, cela n'avait plus rien d'exceptionnel. Le véritable problème, c'était la crise du carburant qui durait depuis une semaine à cause de la grève des chauffeurs de camions-citernes ou des ouvriers des plateformes pétrolières. La plupart du temps Wúràólá n'avait pas le courage de lire plus que les gros titres des journaux, mais elle en avait déduit qu'un syndicat avait appelé à cesser le travail, ce qui avait provoqué une pénurie de carburant si bien que la centrale de l'hôpital en manquait pour son groupe électrogène. Un mémo annonçant un énième partage des pouvoirs avait été glissé dans les boîtes aux lettres du personnel et affiché sur les panneaux à l'aide de punaises de couleurs. Pour pouvoir alimenter en permanence l'unité de soins intensifs et le pavillon Hurford, d'autres services et salles d'opération ne l'étaient que s'il s'y déroulait des

procédures médicales pour lesquelles l'électricité était indispensable. Ainsi, pendant l'intervention, les praticiens s'acquittaient de toutes leurs tâches sans rien apprendre à leurs cadets. Tout se passait comme si les deux chirurgiens avaient décidé d'économiser les secondes en évitant de passer la main à un résident qui n'incisait pas assez vite ou à un interne qui n'était pas assez expérimenté pour faire des points de suture – l'électricité consommée pendant ces précieux instants aurait pu priver un nouveau-né de son ventilateur. Chargée de prendre la tête du groupe d'infirmières qui ramenaient le patient dans les couloirs mal éclairés, Wúràọlá éclata de rire dès qu'elle fut sortie de la salle d'opération. Après six années de formation, la seule compétence attendue d'elle au terme de douze heures d'intervention, c'était de tenir son téléphone portable en mode torche pour guider les jeunes femmes qui poussaient le chariot !

L'opération s'était plutôt bien passée. Pourtant, l'équipe médicale savait déjà que cela ne suffirait pas à lui sauver la vie. La prolonger ? Oui, de quelques semaines, de quelques mois s'il avait de la chance. Mais était-ce vraiment de la chance s'il devait passer ses derniers jours à souffrir ou dans une torpeur médicamenteuse ? Wúràọlá n'en était pas sûre.

Le frère du patient venait tous les soirs prier pour lui. Il avait expliqué à Wúràọlá à plusieurs reprises que les chirurgiens se trompaient, que leur pronostic vital de quelques mois se

transformerait en années puis en décennies, parce que le destin de ce patient, après ces tourments passagers, était de connaître le miracle rare et merveilleux d'une vie longue *et* heureuse. Il avait dit cela avec tant de conviction qu'elle n'avait pas eu le cœur de lui rappeler l'avis et les conseils qui lui avaient été communiqués avant l'intervention. La pancréatectomie était une mesure palliative à ce stade du cancer.

À genoux près du patient, le front appuyé sur le montant du lit, il marmonnait ses prières. Comme d'habitude, il tenait un livre relié en cuir tout contre sa poitrine. La Bible ou le Coran ? Les infirmiers avaient ouvert les portes car pendant les heures de visite, il était venu accompagné plusieurs fois et souvent par des femmes dont certaines s'asseyaient en tailleur au chevet du malade, ajustaient leur hijab et se mettaient à égrener les prières sur leur *tasbihs*, tandis que d'autres, vêtues de longues tuniques blanches, posaient leur crucifix en bois sur son front.

La semaine dernière, avant de demander si certaines d'entre elles pouvaient venir passer la nuit à l'hôpital avec lui ou le remplacer, il lui avait dit : *Docteur, vous les femmes, vous êtes plus proches de Dieu et nous savons tous, oui, tous, que les prières font plus d'effet après minuit.*

Wúràḳlá lui avait indiqué que le règlement ne le permettait pas, à moins que la visiteuse ne soit l'épouse, la fille ou la mère du patient. Une cousine à la rigueur si on ne l'appliquait pas à la

lettre et si les infirmières de service étaient d'accord, mais dans tous les cas, il fallait que ce soit un membre de la famille. Comme il lui expliquait que son frère n'était pas marié et n'avait pas d'enfants, que leur mère était morte depuis plusieurs années et qu'aucune de ses sœurs ne vivait au Nigéria, Wúràṣlá faillit lui dire de raconter qu'une de ses accompagnatrices était sa sœur. Ses démonstrations de dévotion perturbaient le service et la présence de deux ou trois accompagnatrices ne ferait qu'empirer les choses, mais elle fut tout de même tentée d'accéder à sa demande. Cela lui offrirait au moins un petit sursis. Elle était quasiment certaine que le prochain compte rendu d'analyses obligerait le pauvre homme à regarder en face le deuil qui l'attendait malgré son infatigable ferveur.

Le patient avait été admis un mois avant que Wúràṣlá ne commence son stage en chirurgie. Quand une infirmière lui avait dit que le visiteur avait passé toutes ses nuits à prier au pied du lit depuis lors, elle avait été remplie d'admiration. Elle n'avait vu ce genre de dévouement à toute épreuve que dans les services pédiatriques. Des mères – et parfois un père – dormaient dans le couloir pendant des semaines, soit sur les bancs en bois soit sur des tissus imprimés qu'elles étalaient sur le sol en utilisant leurs sacs à main ou leurs bras repliés en guise d'oreillers. Pendant cette première semaine en chirurgie, chaque fois qu'elle était de service, elle s'était demandé si l'un ou l'autre de ses frères et sœurs

veillerait sur elle de la même façon au cas où elle tomberait aussi gravement malade. Dans le meilleur des cas, Mótará descendrait dans un hôtel assez proche de l'hôpital ; Láyí enverrait de l'argent et viendrait peut-être lui rendre visite une fois par quinzaine. Il détestait les hôpitaux. Oui, Láyí, le premier docteur de la famille, Láyí, dont la photo de jeune médecin stagiaire était bien en évidence dans la chambre de sa mère. De toute façon, Wúràqlá aimait autant qu'ils ne soient pas auprès d'elle si c'était pour finir par déranger les autres patients en se chamaillant. Ses deux parents viendraient la voir, sans aucun doute. Mais si elle devait choisir lequel des deux resterait avec elle, Wúràqlá choisirait son père. Contrairement à sa mère dont l'anxiété mal contenue se traduisait par des tentatives d'expliquer au personnel médical comment faire son travail, il saurait rester discret. Il lui ferait peut-être écouter des chansons d'I. K. Dairo sur son Discman tout en fredonnant doucement les mélodies.

L'homme qui venait prier promettait toujours de ne pas élever la voix, mais ses murmures se transformaient inévitablement en jérémiades qui s'entendaient dans tout le pavillon. En moins d'un mois, l'admiration de Wúràqlá s'était transformée en agacement. Au moment où son téléphone se remettait à vibrer, un gémissement soudain et sonore déclencha une douleur pulsatile dans son crâne.

Au bout de tant d'années et d'heures de formation, personne ne lui avait enseigné ce que faire face aux familles et aux proches de ses patients signifiait en pratique. Rien ne l'avait préparée à ce qu'un homme s'accroche à elle en pleurant et en reniflant sur sa blouse blanche après les suites opératoires de la fausse couche de son épouse. Ni à la mère folle de rage qui l'avait giflée quand elle avait compris que la jambe de son fils devait être amputée. Ni à l'homme qui avait refusé de quitter le pavillon alors que le corps de son ami avait déjà été emmené à la morgue – les agents de sécurité avaient dû le faire sortir de force. Personne ne lui avait appris comment convaincre un homme que son frère était bel et bien en train de mourir d'un cancer du pancréas et qu'il ne pouvait rien y changer.

À vrai dire l'un de ses professeurs avait sans doute abordé la question lors de ses cours magistraux de psychologie ou de santé publique, mais elle avait dû écouter d'une oreille distraite. Au cours de ses deux années de préparation aux études de médecine, elle n'avait cessé de s'imaginer interne. Elle se voyait recevoir les commandes de matériel, récuser les blocs opératoires, faire le point sur l'état de santé de patients et leur établir des protocoles de soins impeccables. Les heures qu'elle avait passées à crouler sous la masse de connaissances pendant les cours magistraux de ces années préparatoires lui pesaient moins dès qu'elle se représentait en détail son quotidien d'interne. Quel

bonheur ce serait de pouvoir enfin quitter le laboratoire bondé d'étudiants pour passer son temps à l'hôpital, dans les différents services, dans les salles d'opération et même à la morgue. Quand elle avait été admise en internat, ses rêveries avaient changé d'objet et elle s'était demandé à quoi ressemblerait sa vie de médecin résident. Ces derniers temps, elle avait compris qu'elle serait toujours aussi impatiente. Peut-être faisait-elle partie de ces éternels insatisfaits toujours tournés vers un avenir qui reste hors de portée sans pour autant être inaccessible.

Elle effleura l'épaule de l'homme en prière. Il se tut et s'affala contre le cadre du lit. Il était décharné, d'une maigreur cadavérique. L'avait-il toujours été ou était-ce parce qu'il ne portait pas ses lunettes, donnant ainsi l'impression que ses traits étaient plus creusés que d'habitude ? Alors qu'il lui avait simplement paru mince à leur première rencontre, il paraissait aussi fragile qu'un fétu de paille prêt à être emporté par le vent.

Sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, il se lança dans ses excuses habituelles.

— Je ne peux pas le laisser, ma chère madame. Je ne parlerai pas fort, *ehn*. Chuchoter, dit-il en baissant la voix au point qu'elle en devint quasiment inaudible. Je vais chuchoter, *ehn*, vous voyez ?

Puis il se retourna et posa les deux mains sur le montant du lit pour s'agenouiller une fois de plus.

Wúràqlá inspira profondément avant de lui dire :

— Il faut que vous partiez, monsieur. Maintenant.

Il ouvrit la bouche comme s'il allait répondre mais il ne dit rien. Wúràqlá essaya d'accrocher le regard d'un des infirmiers assis derrière le bureau, près de la porte. L'un dormait profondément et l'autre était absorbé par la lecture d'un gros manuel calé sur ses genoux dans un angle improbable, sans doute pour se tenir éveillé. Si la situation dégénérait, elle pourrait toujours l'appeler ou simplement crier « infirmier ! » car elle était trop épuisée pour se rappeler le prénom de quiconque.

— Vous êtes en train de prier, je l'ai bien compris, mais vous faites trop de bruit.

Elle attendit mais l'homme ne protesta pas. Il resta immobile. Il ne dit pas un mot et ne referma pas la bouche non plus. Il n'y avait aucune défiance dans son attitude, de toute évidence il n'y aurait pas de contestation et elle n'aurait pas besoin de le menacer d'appeler la sécurité pour le sortir d'ici. Il ne se défendrait pas, il ne savait tout simplement plus quoi faire de lui-même quand il n'était pas à genoux.

— Je vous ai prévenu plusieurs fois.

— *Yèyé mi*, dit-il dans un murmure si faible qu'elle dut tendre l'oreille.

Wúràqlá ne savait pas très bien s'il utilisait ce terme honorifique pour la supplier ou s'il invoquait sa défunte mère. Pour retrouver un

peu du réconfort qu'elle avait pu lui procurer par le passé, lui demander implicitement de le sauver, lui, son frère ou tous les deux.

— Je dois aussi penser aux autres patients, lui expliqua-t-elle.

L'homme acquiesça, lâcha le montant du lit et s'éloigna. En le regardant se diriger vers la porte, elle remarqua pour la première fois qu'il s'appuyait plus sur sa jambe gauche.

Wúràḡlá se retourna vers le patient. Pouls : 80 battements par minute. À l'endroit où son poignet et ses lignes de vie se rencontraient, la transition avec sa paume était presque invisible et la peau plissée, aussi fine que du papier, pelait. Elle chercha à tâtons dans la poche de sa blouse, – bâton de chewing-gum, stylo, un chewing-gum, stylo de secours, bloc-notes, encore un chewing-gum, produit pour les cheveux... trouvé ! Elle sortit le petit flacon de désinfectant pour les mains et en versa un peu sur sa paume. Tout en se frottant les mains, elle remarqua que les lunettes à monture argentée de l'homme qui venait de partir étaient restées sur le lit, aux pieds du malade. Il avait dû les enlever pendant qu'il priait. La lumière d'une ampoule électrique située à proximité se réfractait dans l'un des deux verres. Les rayons tombaient sur son visage, aussi acérés qu'un reproche. Peut-être aurait-elle dû l'autoriser à rester. Elle l'imagina errer dans les couloirs de l'hôpital, se cogner aux murs, renverser les poubelles et trébucher sur le bord du trottoir

alors qu'il essayait de trouver le parking. Elle aurait dû lui permettre de rester, se dit-elle en prenant les lunettes, même si elle le soupçonnait de mieux contrôler le volume de sa voix quand le médecin de garde était un homme. Il ne se serait sans doute adressé à aucun membre du personnel masculin en disant « mon cher monsieur ». Elle l'aurait parié.

Au bureau des infirmiers, celui qui dormait s'était réveillé et bâillait.

— Je serai là-bas, indiqua Wúràọlá en pointant les lunettes vers la porte. Appelez-moi si...

Ils acquiescèrent.

Le couloir était désert mais il restait encore quelques heures avant l'aube et même avec ses lunettes, l'homme n'aurait sans doute pas encore pu quitter l'hôpital. Dans la plupart des quartiers comme celui où il devait vivre, il y avait des couvre-feux imposés de minuit au petit matin. Les déplacements n'étaient autorisés qu'en cas d'urgence médicale. Plusieurs rues, à l'entrée desquelles étaient postés deux à douze gardes armés selon les cas, étaient certainement inaccessibles à l'heure actuelle. Certains d'entre eux, on le savait, exigeaient des contrevenants qu'ils rampent sur la chaussée jusqu'à l'aube. Même les plus indulgents insistaient pour qu'on attende la fin de l'interdiction de circuler avant de continuer leur route.

Elle l'aperçut au bout du couloir, il était déjà sur l'allée goudronnée qui menait à la chapelle de l'hôpital. Elle voulut l'appeler : *Monsieur !*

Monsieur ! Sur le point de crier « *eskiss, sir* », elle n'osa pas. Elle connaissait pourtant son nom, mais comment se le rappeler ?

À la fin de ses études, dès la première fois que le médecin résident lui avait donné instruction de faire la tournée du service des maladies chroniques du foie, elle avait pu se targuer de connaître par cœur les noms de tous les patients qui y étaient soignés. Moins d'un an plus tard, elle essayait de rattraper un homme qu'elle voyait presque tous les jours, incapable de retrouver son prénom ou celui de son frère.

À vrai dire, elle avait à peine fermé l'œil pendant trois nuits d'affilée. Le personnel n'était pas censé enchaîner les gardes, mais l'hôpital ne pouvait pas se permettre d'embaucher de nouveaux diplômés pour l'instant. Elle s'était donc retrouvée dans le service chirurgie réservé aux hommes deux jours plus tôt, aux urgences la veille et à nouveau en chirurgie cette nuit-là. Sur son planning de stage, seules les astreintes en chirurgie étaient comptabilisées ; comme les périodes de travail aux urgences ne devaient pas se prolonger au-delà de minuit, *sha*, ce n'était pas si grave. Mais la veille, l'afflux continu de patients avait duré toute la nuit, ensuite le stagiaire qui devait prendre la relève n'était pas venu et n'avait pas répondu au téléphone si bien qu'elle avait dû rester jusqu'au lendemain matin. Oui, elle avait faim et elle était fatiguée, incapable de se souvenir du prénom

de cet homme, mais elle était encore capable de poser une perfusion correctement malgré l'heure tardive. Elle n'avait mangé qu'un paquet de biscuits de toute la journée, pourtant elle se savait capable d'opérer un patient pour lui faire une trachéotomie s'il le fallait – et peut-être était-ce la seule chose qui comptait. Permettre à un malade quel qu'il soit de gagner encore quelques heures, le maintenir en vie jusqu'à la dernière minute tant que son corps tiendrait bon au lieu de céder comme ils finissaient tous par le faire.

L'homme s'arrêta sur un petit carré d'herbe devant la chapelle, il chancelait. Puis il tomba à genoux et Wúràqlá se figea, inquiète. Allait-il commettre un geste déplacé, quelque chose de honteux ? Se mettre à pleurer ou à hurler à l'intention de la divinité qu'il priait depuis des mois ? Mais non, il se contenta de s'allonger dans l'herbe, le visage tourné vers le ciel sans lune.

— Monsieur... excusez-moi, je suis désolé mais j'ai oublié votre prénom. Vous aviez laissé vos lunettes à l'intérieur.

L'homme ne dit rien et ne tendit pas la main pour lui prendre les lunettes.

— Monsieur ?

Wúràqlá s'approcha, s'agenouilla près de lui et, instinctivement, prit son poignet pour tâter son pouls. Il se mit à ronfler avant qu'elle en ait eu le temps et elle poussa un soupir de soulagement. À côté de lui, son livre relié en cuir était

posé face contre terre. Elle posa les lunettes dessus, en prenant soin de ne pas faire de bruit. Elle retourna vers l'hôpital en sortant son téléphone de la poche de son jeans.

Kúnlé avait appelé neuf fois.

3

Eniqlá eut beau lui rappeler que leurs classes ne se trouvaient même pas dans le même bâtiment, il n'y eut rien à faire. Sa mère l'obligea tout de même à attendre Bùsólá. Elle voulait qu'ils fassent ensemble le trajet aller et retour jusqu'à la Glorious Destiny Comprehensive Secondary School ; elle avait même fait promettre à Eniqlá d'accompagner sa sœur jusqu'à son pupitre.

Souvent, le matin, lorsqu'ils arrivaient près du complexe scolaire, leurs chaussettes blanches déjà maculées de poussière rouge alors qu'ils n'avaient pas marché plus de dix minutes, Eniqlá repensait au collège-lycée auquel son père lui avait promis de l'inscrire. Il était certain qu'il n'y avait aucune poussière rouge sur le chemin qui menait à cet établissement. Non, là-bas, il y avait sans doute des trottoirs, des allées et des sentiers gazonnés pour circuler entre les dortoirs luxueux, les laboratoires et les salles de classe.

Eniqlá avait neuf ans quand son père lui avait fait cette promesse. À l'époque, le garçon était loin d'imaginer qu'il finirait un jour dans un stupide lycée comme celui qu'il fréquentait aujourd'hui. Il était alors en cinquième année d'école primaire et tous ses camarades se préparaient à passer leur examen d'entrée commun. Pourtant, comme le cycle primaire durait six ans, le père d'Eniqlá avait insisté pour qu'il complète son cursus au lieu d'aller directement dans le secondaire comme la plupart des autres élèves.

Eniqlá avait passé des semaines à réfléchir au moyen de convaincre ses parents qu'il était prêt pour le collège. Il était plus grand que beaucoup des élèves de 6^e qu'il croisait sur le chemin de son école et il obtenait systématiquement de meilleures notes aux tests et aux examens que la moitié de ses camarades, voire plus. Il avait appris toutes les tables de conversions et de calculs qui se trouvaient à la fin de son cahier d'exercices, il était capable de réciter la table de multiplication de $1 \times 1 = 1$ à $12 \times 12 = 144$ et même $14 \times 14 = 196$. Au cours des semaines qui avaient précédé ses neuf ans, Eniqlá était même allé jusqu'à balayer la salle à manger avant que sa mère ne se lève le matin, il ne se plaignait plus quand on ne le laissait pas aller jouer au foot dehors avec les enfants des voisins parce qu'il devait rester à la maison avec Bùsólá. Comme il n'était pas assez grand pour laver toute la voiture, il s'était mis à passer

ses samedis matin à nettoyer les pneus de la Volkswagen bleue de son père. Un dimanche, en allant à la messe, inquiet à l'idée que tant de bonnes actions passent inaperçues alors même qu'il s'estimait assez irréprochable pour devenir un saint, il avait annoncé à ses parents qu'il voulait devenir enfant de chœur. C'est avec soulagement qu'il s'était alors entendu répondre par sa mère que non, elle n'était pas d'accord, parce que cela pourrait le distraire de ses études. Au cours de la semaine suivante, il avait répété le même mensonge encore et encore au point que son père en fut favorablement impressionné : un tel désir de servir l'Église ne pouvait que montrer que cet enfant grandissait dans la crainte du Seigneur !

En ce temps-là, leur maison était située à proximité d'une autre école, la Crystal Nursery and Primary et Ẽniqlá y allait généralement à pied avec d'autres enfants du quartier. Mais le jour de ses neuf ans, son père l'avait déposé à l'école. Assis dans la voiture à côté de lui, Ẽniqlá avait boudé pendant tout le trajet tandis que le gâteau d'anniversaire recouvert à sa demande d'un glaçage blanc, bleu et jaune brimbalait sur le siège arrière à côté des paquets de biscuit Oxford Cabin Biscuit et d'un grand thermos de jus de bissap bien frais¹. Malgré toutes les

1. Boisson sucrée faite à base de feuilles d'hibiscus que l'on consomme au Nigéria et dans d'autres pays d'Afrique de l'Ouest. (*N.d.T.*)

précautions que prenait son père, le véhicule rebondissait d'un nid-de-poule à l'autre. Quand ils furent garés devant le bâtiment, il prit la parole :

— Je suis le seul de ma classe à ne pas avoir les manuels d'entraînement Ugo C Ugo pour préparer l'examen d'entrée. Tous les autres les ont, c'est pas juste !

Les larmes l'empêchèrent d'aller plus loin.

— C'est pas juste ! répéta-t-il d'un ton plaintif avant que ses sanglots ne redoublent.

Son père essaya en vain d'apaiser son chagrin en lui donnant de petites tapes dans le dos. Pour finir, Ęniqlá se calma de lui-même quand il s'aperçut que certains de ses camarades le regardaient par la fenêtre ouverte en passant devant la voiture.

— Ton attitude... Écoute, je ne peux pas me mettre en retard pour le travail. On reparlera de tout ça ce soir, dit son père en pianotant avec impatience sur le volant. Bon, allons porter les sucreries à l'intérieur.

Ęniqlá resta dans la voiture et laissa son père décharger ce qui se trouvait sur le siège arrière. Des enfants s'approchèrent pour l'aider.

— Joyeux anniversaire ! lancèrent-ils à Ęniqlá.

Il ne répondit pas. Comment avait-il pu être aussi bête ? Pourquoi avoir passé tout ce temps à se préparer devant le miroir de la salle de bains en prévision du moment où, ce soir-là, après le dîner, il parlerait calmement à ses parents ? Assis en silence, il fixait ses sandales

en résistant non sans difficulté à l'envie de jouer avec les bandes Velcro. Où étaient passés tous les arguments qu'il avait préparés, toutes les paroles raisonnables qu'il aurait pu dire au lieu de se mettre à geindre « C'est pas juste » comme le petit garçon que ses parents voyaient encore en lui ? Pourquoi les avait-il ravalés au lieu de les prononcer comme il en avait eu l'intention ? Il se remit à pleurer, en silence cette fois-ci, les reniflements avaient remplacé les sanglots.

Il ne remarqua pas que son père était revenu s'asseoir dans la voiture jusqu'au moment où elle s'ébranla et démarra dans un crissement de pneus. Ғиқілá tendit la main vers la portière mais son père lui saisit le poignet.

— Allez, essuie tes joues avant d'y aller. Que personne ne te voie pleurer.

Ce soir-là, il donna à Ғиқілá un exemplaire tout neuf du manuel d'entraînement aux examens d'entrée communs. Pendant quelques instants, il crut l'avoir emporté sur ses parents, mais son bonheur fut de courte durée.

— Écoute, tu peux passer l'examen maintenant si tu veux, mais si tu attends un an tu auras terminé ton cursus, ajouta-t-il en levant le doigt, et je t'ai expliqué je ne sais combien de fois que c'est un élément essentiel de notre système scolaire, tout à fait essentiel, crois-moi. Je sais que la plupart des écoles préconisent d'autres stratégies de nos jours, mais si tu fais bien les choses et que tu restes jusqu'à la

dernière année, tu pourras étudier au collège du gouvernement fédéral, à Ìkìrun. À toi de choisir.

Èniolá voulait aller au Federal Unity College d'Ìkìrun depuis que Collins, qui habitait avec sa famille dans l'appartement au-dessus du leur, y était parti trois ans plus tôt. Chaque fois qu'il revenait en vacances, il lui racontait sa liberté et des souvenirs amusants dont Èniolá savait qu'il serait privé s'il fréquentait un établissement plus proche de chez lui. Chaque fois qu'il en parlait, sa mère répétait invariablement qu'elle ne l'autoriserait jamais à aller en pension, ni celle d'Ìkìrun ni une autre. Souvent, elle continuait dans la même veine, affirmant qu'il était trop jeune, que les élèves plus âgés que lui pouvaient le harceler, qu'il pouvait se retrouver dans un gang de voyous et qu'il reviendrait forcément à la maison sans bonnes manières et sans jugement. Maintenant que son père l'avait plus ou moins convaincue de le laisser aller là-bas, Èniolá n'eut pas besoin d'y réfléchir à deux fois pour accepter de rester à l'école primaire une année de plus.

Après la promesse que lui avait faite son père, il lui fut plus facile d'entendre ses camarades se vanter des collèges auxquels ils se destinaient. Il pouvait lui aussi leur raconter qu'il allait étudier dans un établissement fédéral. Un an après que tous les autres auraient quitté les bancs de l'école primaire, certes, mais aucun d'entre eux n'irait jamais ni dans un pensionnat ni dans une école fédérale. Presque tous les jours,

Eniqlá trouvait moyen d'en parler, reprenant à son compte les histoires que Collins lui avait racontées, tant et si bien qu'il finit par attiser la jalousie de certains de ses amis. Leur envie le consolait alors même qu'ils passaient leurs examens d'entrée et partaient pour différents collèges, le laissant seul avec deux élèves qui avaient raté tous les tests de sélection. Bientôt, il serait comme Collins. Lui aussi reviendrait chez lui trois fois par an et les autres garçons du quartier se presseraient autour de lui pour l'écouter raconter tout ce qu'il avait pu vivre loin de ses parents. Il y pensait tous les jours en allant à l'école, seul. Les amis avec lesquels il avait l'habitude de faire le trajet n'étaient plus ses camarades et même s'ils lui manquaient, c'était sans importance. Bientôt, il serait comme Collins et cela rattraperait tout le reste. Il lui suffisait d'attendre.

Mais ensuite, à la fin de son premier trimestre de CM2, quelques semaines à peine avant Noël, son père et plus de quatre mille enseignants de l'État d'Òşun avaient été licenciés. Au début, tout avait continué comme avant. Son père avait continué à partir à 7 heures le matin en semaine, la cravate bien nouée, la raie sur le côté, les cheveux un peu trop lustrés par endroits, faute d'avoir été assez peignés avec la gomina. Eniqlá croyait toujours qu'il irait en pension à Ìkìrun, comme prévu. Après tout, le gouverneur finirait par comprendre qu'il détruisait le système d'écoles publiques et tous

les enseignants allaient retrouver leur poste et recevoir des excuses personnelles, ce n'était qu'une question de temps. À tout le moins, certains d'entre eux reprendraient leurs fonctions et avec son expérience et ses qualifications, le père d'Eniolá serait forcément rappelé parce qu'on aurait besoin de lui. Voilà ce qui arriverait, très bientôt. Comment l'école pourrait-elle se conformer aux programmes sans cours d'histoire ? Comment ? Nuit après nuit, Eniolá s'endormait à côté de Bùsólá sur le canapé et ses parents continuaient de parler de tout cela au lieu de faire leurs prières du soir.

À la radio, l'un des délégués du gouverneur expliqua que la plupart des professeurs renvoyés enseignaient des matières telles que les arts, le yorùbá, les principes de l'alimentation et de la nutrition, les études religieuses islamiques et chrétiennes – des matières qui ne contribueraient en rien au développement de la nation.

Qu'est-ce que nos enfants pourront bien faire du yorùbá de nos jours ? À votre avis ? Non, ce qu'il nous faut aujourd'hui c'est de la technologie, de la science et de la technologie. Et l'aquarelle, à quoi peut-elle bien leur servir ? N'est-ce pas ce que leur enseignent leurs professeurs d'art ? L'aquarelle !

L'homme de la radio se mit à rire.

Noël était à présent derrière eux. Pour le premier jour de l'an, certains amis de ses parents, dont la plupart avaient eux aussi perdu leur emploi, étaient venus dîner chez eux. En

entendant rire le délégué, Eñiqlá s'aperçut que le bol rempli de soupe aux piments qui se trouvait devant lui avait perdu toute sa saveur. Il avait l'impression de tremper sa cuiller dans de l'eau. De retour à l'école après les vacances, il avait inscrit « licencié » et « rétabli dans ses fonctions » au nombre des mots appris pendant les congés de Noël.

Quelques mois plus tard, en rentrant de l'école, il avait vu la Beetle bleue de son père rouler à vive allure dans la rue. Il ne reconnut pas l'homme qui la conduisait. À la maison, quand il demanda à sa mère qui c'était, elle lui dit d'aller finir ses devoirs au lieu de poser des questions stupides, de balayer le sol de la cuisine au lieu de venir troubler sa quiétude et de récurer la cour de devant au lieu d'être une source de frustration dans son existence. Il lui fallut une semaine pour avouer à son fils que la voiture avait été vendue. À peu près au même moment, son père avait cessé de quitter la maison à 7 heures du matin et de rejoindre sa famille pour dîner, passant désormais le plus clair de son temps dans sa chambre. C'est alors que sa mère s'était chargée de dire les prières du matin, butant sur les mots qu'Eñiqlá aurait pu réciter les yeux fermés quand elle leur lisait à haute voix *La dévotion au Précieux Sang de Jésus*.

Bientôt, ils durent quitter l'appartement de trois chambres dans lequel ils vivaient alors. Quand ils s'étaient installés dans le logement

qu'ils occupaient à présent, situé à peine quelques portes plus loin, c'était comme revenir un siècle en arrière, mais Eñiolá était parti du principe que cela n'aurait qu'un temps. Dans quelques mois, tout au plus, ils vivraient à nouveau dans une maison dotée de salles de bains intérieures et d'au moins un W-C. Pourtant, après la vente de leur télévision, des cadres de lit et des canapés, mais avant que son père n'essaie de tirer quelque argent du magnétoscope – dont aucun acheteur n'avait voulu parce que même les vidéoclubs ne louaient déjà plus que des DVD –, à ce moment-là, Eñiolá aurait dû comprendre que ses parents ne seraient jamais en mesure de payer les frais de scolarité du pensionnat de l'établissement fédéral d'Ìkìrun. Mais son père était professeur d'histoire. Oui, il enseignait l'histoire et le délégué moqueur de la radio n'avait pas mentionné cette matière dans sa liste des disciplines obsolètes. L'histoire comptait encore, c'est son père qui l'avait dit.

Dans leur nouvelle maison, Bàbá Eñiolá était comme engourdi, figé sur place. Il restait au lit pendant des heures, tourné vers le mur, dos à la chambre, refusant souvent de manger. Quand son fils lui demanda s'il était encore possible qu'il aille au Federal Unity College, ce fut comme s'il n'avait rien entendu.

C'est la mère d'Eñiolá qui avait vendu tous ses bijoux, récoltant ainsi juste assez d'argent pour couvrir les droits d'inscription de la Glorious



14151

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT SLK
le 21 juillet 2024

Dépôt légal juillet 2024
EAN 9782290398487
OTP L21EPLN003619-620134

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion